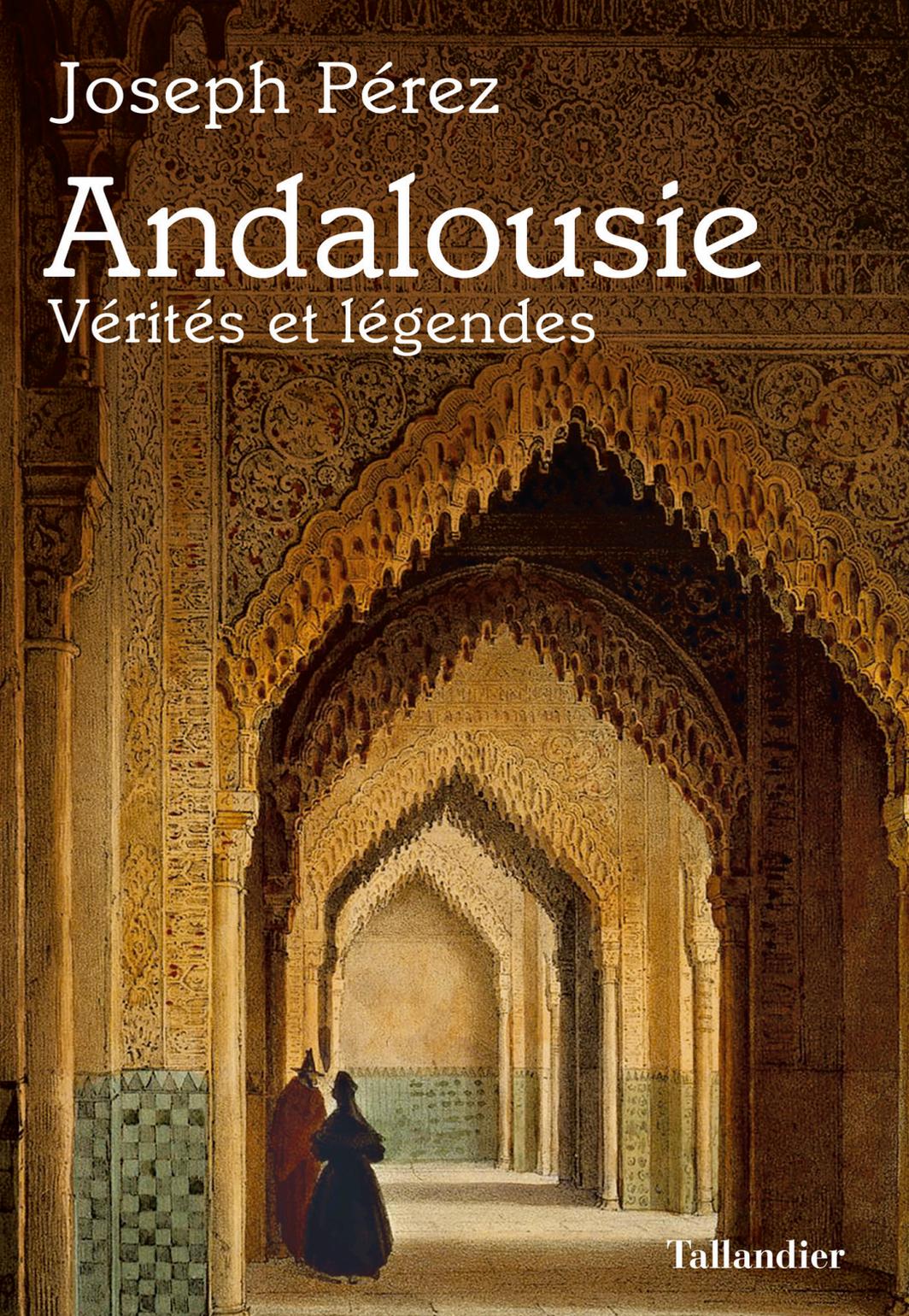


Joseph Pérez

# Andalousie

Vérités et légendes



Tallandier



Andalousie

## DU MÊME AUTEUR

- Isabelle et Ferdinand. Rois Catholiques d'Espagne*, Fayard, 1988 ; Tallandier, « Texto », 2016.
- Histoire de l'Espagne*, Fayard, 1996.
- L'Espagne au XVI<sup>e</sup> siècle*, Armand Colin, 1998.
- L'Espagne de Philippe II*, Fayard, 1999 ; « Pluriel », 2013.
- De l'humanisme aux Lumières. Études sur l'Espagne et l'Amérique*, Casa de Velázquez, 2000.
- Brève histoire de l'Inquisition en Espagne*, Fayard, 2002 ; Tallandier, « Texto », 2013.
- Isabelle la Catholique*, Payot, 2004.
- Thérèse d'Avila*, Fayard, 2007 ; « Pluriel », 2014.
- La Légende noire de l'Espagne : XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Fayard, 2009.

Joseph Pérez

# Andalousie

Vérités et légendes

Tallandier

Cet ouvrage est publié sous la direction de Denis Maraval.

© Éditions Tallandier, 2018  
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris  
[www.tallandier.com](http://www.tallandier.com)  
ISBN : 979-10-210-1047-5

De la Bétique à l'Andalousie



Chateaubriand a mis l'Alhambra à la mode, mais, depuis le xv<sup>e</sup> siècle au moins, les Espagnols étaient fascinés par la Grenade des derniers émirs. Ce n'est pas Mérimée qui a créé l'Espagne de Carmen ; il s'est contenté d'en tirer une nouvelle que Georges Bizet a mise en musique, mais cette Espagne-là – celle des *majos*, des Gitans, des toréadors – était née dans la seconde moitié du xviii<sup>e</sup> siècle. Ce sont encore des Espagnols qui ont imaginé une Espagne musulmane tolérante et ouverte. Hispanistes et voyageurs étrangers ont développé ces thèmes ; ils les ont parfois poussés jusqu'à la caricature, mais ils ne les ont pas inventés. Du xv<sup>e</sup> siècle à nos jours, a ainsi pris forme une Espagne méridionale plus orientale qu'européenne : l'Andalousie telle que nous croyons la connaître aujourd'hui.

Pour les Grecs, la péninsule Ibérique était le pays des Ibères. Les Romains l'ont appelée Hispania<sup>1</sup>. Les Carthaginois s'y établirent au iv<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Les Romains

la conquièrent en 205 av. J.-C. En l'intégrant à l'empire, Auguste la divise en trois provinces. L'une d'elles était la Bétique, c'est-à-dire la vallée du Bétis – l'actuel Guadalquivir<sup>2</sup> –, qui occupait toute la région méridionale, entre le Guadiana et la Méditerranée. Au v<sup>e</sup> siècle de notre ère, elle leur fut enlevée par les Vandales qui y séjournèrent quelques années avant de passer en Afrique. Les Arabes commencèrent par cette province la conquête de la péninsule et en firent le foyer de leur domination jusqu'à ce que, au xiii<sup>e</sup> siècle, Ferdinand III de Castille reprît successivement les royaumes de Cordoue (1236), de Jaén (1246) et de Séville (1248). Deux cent cinquante ans plus tard, les Rois Catholiques terminèrent la reconquête en occupant Grenade (1492).

Les conquérants arabes n'ont pas conservé le terme d'*Hispania* qui, pour eux, n'avait aucune signification ; ils l'ont traduit par *al-Andalus*, mot qui apparaît dans un texte bilingue de 716 comme traduction du latin *Spania*. Au Moyen Âge, les chroniques latines continuent à employer *Hispania* pour désigner la péninsule Ibérique dans son ensemble ; les textes arabes, en revanche, utilisent *al-Andalus* pour parler de l'Espagne musulmane, quelle que soit son extension géographique. L'expression ne s'applique donc pas seulement à ce que nous appelons aujourd'hui l'Andalousie.

On a longtemps cru que le mot d'Andalousie datait du v<sup>e</sup> siècle ; il aurait été donné au pays par les Vandales qui l'avaient occupé de 409 à 429<sup>3</sup>, mais on se demande pourquoi les Arabes, qui arrivent au viii<sup>e</sup> siècle, auraient repris un nom utilisé trois cents ans auparavant puis

tombé dans l'oubli. L'arabisant espagnol Joaquín Vallvé a proposé de voir dans l'Andalousie le pays des Atlantes, la limite occidentale du monde connu<sup>4</sup>. Une autre hypothèse, suggérée en 1989 par l'historien allemand Heinz Halm, tendrait à prendre le terme arabe al-Andalus pour la déformation d'une expression wisigothique qui désignerait la péninsule Ibérique comme un royaume dans lequel les terres étaient attribuées par tirage au sort<sup>5</sup>.

Pendant des siècles, on a désigné sous le nom d'Andalousie les trois royaumes qui avaient été annexés à la couronne de Castille au XIII<sup>e</sup> siècle : Cordoue, Jaén et Séville. Au XVIII<sup>e</sup>, on a pris l'habitude d'y ajouter le royaume de Grenade. Cette expression géographique n'a commencé à devenir une réalité administrative qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Le 30 novembre 1833, deux mois après la mort de Ferdinand VII, sous le ministère de transition de Cea Bermúdez, sans consulter les Cortès ni les Conseils ni même les ministres, un haut fonctionnaire, Javier de Burgos, prend un décret qui divise l'Espagne en quarante-neuf provinces. Il s'agit d'une révolution constitutionnelle<sup>6</sup>, mais ce qu'il y a d'admirable, c'est que personne, depuis 1833, n'a songé à la remettre en cause ; la division en provinces est restée immuable en dépit de tous les changements de régime<sup>7</sup>. Les quatre anciens royaumes – Cordoue, Jaén, Séville et Grenade –, regroupés sous le nom d'Andalousie, sont alors divisés en huit provinces. Ainsi prend corps une réalité administrative – et non plus seulement géographique<sup>8</sup>. Cette réalité administrative, encore peu affirmée, acquiert une consistance politique avec la Constitution de 1873 qui

## ANDALOUSIE

transforme la « nation espagnole » en une république fédérale composée de dix-sept États ; les huit provinces d'Andalousie forment deux de ces États : la Basse Andalousie – provinces de Huelva, Séville, Cordoue et Cadix – et la Haute Andalousie – provinces de Jaén, Grenade, Almería, Malaga –, division qui tient compte des différences entre ce qu'on appelle aussi l'Andalousie occidentale et l'Andalousie orientale ; aucune ville, en effet, ne s'impose comme métropole régionale ; à des titres divers, Séville et Grenade représentent des variétés significatives d'une réalité andalouse qui apparaît plus complexe que ne le suggère la terminologie officielle. De là vient l'embarras des historiens quand on leur demande de définir ce qu'il faut entendre par Andalousie<sup>9</sup>.

Malgré son échec, la Constitution fédérale de 1873 n'en a pas moins inspiré des projets d'avenir politique. L'Andalousie n'avait aucun précédent historique à invoquer à l'appui d'une revendication à l'autonomie. Ce sont les structures économiques et sociales qui sont à l'origine de ce mouvement : la grande propriété, les mines exploitées par le capitalisme étranger, l'échec d'une industrialisation qui aurait pu donner du travail et des moyens d'existence à une population excédentaire permettent de comprendre les projets de Blas Infante (1885-1936) qui, à partir de 1910, s'intéresse aux questions politiques et socio-économiques de la région. Dans sa *Théorie de l'Andalousie* (1915), il suggère la création d'une région autonome où les petits propriétaires pourraient tenir tête aux grands et où les municipalités

seraient en mesure de faire contrepoids aux caciques<sup>10</sup>. Des réunions en ce sens se tiennent à Ronda (1918), à Cordoue (1919)... Blas Infante reprend l'idée d'une Espagne fédérale dans laquelle l'Andalousie pourrait accéder à l'autonomie. Il propose de donner à la nouvelle région un drapeau, vert et blanc – vert comme il imagine qu'était celui des califes omeyyades, blanc comme aurait été celui des Almohades –, des armoiries semblables à celles de la ville de Cadix – Hercule entre deux colonnes, entouré de deux lions – et un hymne inspiré par d'anciennes mélodies religieuses que les ouvriers agricoles fredonnaient en revenant du travail. Ces propositions sont à l'origine de l'avant-projet du statut d'autonomie que l'Andalousie élabore dans le cadre de la nouvelle Constitution républicaine, en 1933. Le soulèvement de Franco interrompt ce processus. Blas Infante est arrêté par les rebelles le 2 août 1936 et fusillé huit jours après<sup>11</sup>.

Après la mort de Franco, la Constitution de 1978, sans faire explicitement référence à un régime fédéral – l'expérience de 1873 a laissé un mauvais souvenir –, doit son originalité à la place qu'elle fait aux autonomies régionales<sup>12</sup>. Malgré des divergences qui s'étaient déjà manifestées auparavant<sup>13</sup>, l'Andalousie voit son unité territoriale confirmée – elle n'était pourtant pas évidente ; l'originalité de l'ancien royaume de Grenade est perdue de vue. L'Andalousie se voit même promue au rang de communauté historique, au même titre que celles qui avaient reçu un statut de pré-autonomie comme le Pays basque, la Catalogne et la Galice auxquels sont assimilés

la Navarre, les Canaries et le pays valencien ; ce sont les communautés dites à voie rapide. L'Andalousie devient donc l'une des dix-sept communautés autonomes qui composent l'Espagne et adopte les symboles – drapeau, armoiries et hymne – suggérés par Blas Infante que le Parlement d'Andalousie proclame, le 13 avril 1983, « père de la patrie andalouse ».

L'unité administrative et politique de l'Andalousie est donc récente. Sa personnalité culturelle ne l'est pas moins ; elle date de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle. On la doit aux hommes qui refusent la modernisation de l'Espagne voulue par les ministres éclairés de Charles III. À des idées qu'ils jugent importées de l'étranger, ils opposent ce qu'ils appellent la tradition, c'est-à-dire l'idée d'une Espagne qui serait peu douée pour les activités économiques et le travail manuel et qui aurait le goût de la fête, de la passion, de la spontanéité... Beaucoup d'Espagnols et à leur suite de voyageurs étrangers et d'hispanistes acceptent presque sans discussion ces lieux communs qui, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, paraissent caractéristiques d'une région : l'Andalousie<sup>14</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, en effet, l'Andalousie est à la mode. Jusque-là, c'est l'Aragon qui passait pour la province représentative de l'Espagne avec son costume traditionnel – le pantalon bouffant, la large ceinture de flanelle, le foulard ou le béret... – et ses danses : le fandango, la jota... Encore dans les *Épisodes nationaux*, Pérez Galdós reste fidèle à ce modèle : l'Espagnol typique est originaire de l'Aragon, de la Rioja ou du Pays basque. De plus en plus, pourtant, c'est l'Andalousie qui

donne le ton avec son soleil, son ciel bleu, ses patios ombragés, son *cante jondo*, son chapeau de feutre, ses corridas, ses dévotions : processions de la Semaine sainte, culte de la Vierge de la Macarena, pèlerinage du Rocío<sup>15</sup>... Pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle – écrit Ortega y Gasset –, l'Espagne s'est identifiée à l'Andalousie. Les choses ne commencent à changer qu'au XX<sup>e</sup> siècle ; c'est alors que la maison basque supplante la terrasse andalouse, que le béret remplace le chapeau cordouan ; les plages de Santander et de Saint-Sébastien sont les lieux de villégiature préférés des classes aisées ; on aime maintenant se promener sur les Ramblas de Barcelone, on n'admire plus le farniente andalou, on est fier, au contraire, de l'industrie catalane ou basque<sup>16</sup>...

« J'ai vu toute l'Andalousie », chantait Rina Ketty en 1938<sup>17</sup>. Non, pas toute l'Andalousie, une partie seulement, celle qui, depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, passait pour représentative de l'ensemble<sup>18</sup> : Grenade, Cordoue, Séville. Grenade ou la féerie de l'Espagne musulmane, assombrie par le drame des Abencérages ; Cordoue, siège du califat, capitale de cette Espagne des trois religions, où l'islam, le judaïsme et le christianisme auraient vécu en bonne intelligence jusqu'à ce que le fanatisme des Rois Catholiques n'y mît un terme ; la statue du penseur juif Maïmonide, en face de la mosquée, rappelle aujourd'hui cet âge d'or ; Séville, enfin, la patrie de Carmen, la ville des Gitans, du flamenco et de la tauromachie. Ce sont ces trois villes – ces trois Andalousies – que met en scène Federico García Lorca dans les trois *romances históricos* de son *Romancero gitano* (1928), symbolisées

par les trois archanges : la mélancolique Grenade sous la protection de saint Michel, l'exubérante Cordoue consacrée à saint Raphaël<sup>19</sup>, Séville la sensuelle sur laquelle veille saint Gabriel.

À cette géographie mythique il manque un élément : Cadix. Absence significative. L'Andalousie des romantiques, des voyageurs et des touristes est plus africaine – en tout cas : orientale – qu'européenne ; on l'aime parce qu'on s'y sent dépaysé. Cadix, au contraire, est une ville moderne et cosmopolite ; elle est le centre du commerce international ; ses négociants sont en relations avec les milieux d'affaires d'Europe ; les étrangers s'y sentent chez eux ; l'essor urbain est frappant : cathédrale toute neuve, demeures particulières et maisons de commerce modernes ; on y trouve des librairies, des journaux ; on y échange des idées. Alcalá Galiano, qui y est né, évoque son arrivée à Madrid, en 1808, quand il avait seulement dix ans. Quelle déception ! Il avait quitté une ville bien bâtie, agréable, où l'on avait le goût des choses de l'esprit ; à côté, Madrid lui paraît une cité sale, médiocre, vulgaire<sup>20</sup>. Les voyageurs étrangers confirment ce point de vue. En 1706, le père Labat disait de Cadix qu'elle était une « ville de commerce et une demeure de marchands plutôt que de noblesse<sup>21</sup> ». À la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, le diplomate français Jean-François Bourgoing fait des remarques du même genre : les maisons sont belles, les rues pavées et « sans cesse purgées de leurs immondices ». En 1849, dans la *Revue des Deux Mondes*, Alexis de Valon relève que « Cadix n'a point le caractère du pays [...] ; la population n'a d'espagnol

que le costume ; la ville elle-même, si blanche, si propre, si régulière, n'a point l'aspect caractéristique des villes andalouses » ; en somme, à Cadix, on n'a pas l'impression d'être en Espagne, mais en Europe<sup>22</sup>. Antoine de Latour va dans le même sens : « Cadix est le Bordeaux de l'Espagne. À Cadix comme à Bordeaux, les hommes ont l'élégance et la culture de l'esprit. » « La ville – lit-on enfin dans le guide Baedeker *Espagne & Portugal* de 1900 – [...] se distingue par son élégance et sa propreté. » En 1810, Cadix a été le siège des Cortès ; c'est là que s'est élaborée la nouvelle Constitution de l'Espagne, œuvre de ceux qu'on appelle désormais les libéraux<sup>23</sup>. Est-ce un hasard ? Cadix paraissait prédestinée à devenir le symbole de l'Espagne moderne ; elle n'avait pas sa place dans une Andalousie mythique<sup>24</sup>.



# I

## Grenade

### L'ORIENTALISME DES ROMANTIQUES

On ne compte plus les salles de spectacle qui, en France, portent le nom de l'Alhambra<sup>1</sup>. Chateaubriand n'est peut-être pas à l'origine de cet engouement, mais il y a beaucoup contribué. Sa nouvelle *Les Aventures du dernier Abencérage*, parue en 1826, avait connu un succès immense. En revenant de Jérusalem, en avril 1807, l'écrivain avait débarqué à Cadix. Il avait tout de suite gagné Cordoue pour visiter la mosquée, puis Grenade et l'Alhambra<sup>2</sup>. La nouvelle commence par l'évocation de la colline – le Soupir du Maure – où s'était arrêté Boabdil, sur la route de l'exil. De là, le dernier émir contemple une dernière fois Grenade et sa Vega ; il se met à pleurer et sa mère Aïxa prononce la phrase fameuse : « Pleure maintenant comme une femme ce que tu n'as pas su défendre comme un homme. » Vingt-quatre ans après, Aben-Hamet – dernier survivant des

Abencérages massacrés lors des guerres de clans qui ont ensanglanté la ville dans les dernières années de l'émirat – retourne *incognito* dans sa ville natale. Il y rencontre Blanca, une jeune aristocrate chrétienne, descendante du Cid. Leurs amours sont contrariées et entraînent des duels entre le Maure et le frère et le fiancé chrétiens de la belle ; tous les héros – Maures et chrétiens – communient dans le culte de l'honneur. Aben-Hamet est finalement contraint d'abandonner la partie et de retourner en exil, à Tunis.

À proprement parler, l'Alhambra est l'une des deux collines sur lesquelles est bâtie Grenade<sup>3</sup> ; c'est là que se trouvait la résidence des émirs – *domus regia* –, bâtie au XIV<sup>e</sup> siècle. C'était une ville plus qu'un palais<sup>4</sup> ; quarante mille hommes pouvaient s'y loger ; elle était défendue par trente tours. À proximité, les Nasrides avaient aménagé un palais d'été, le Generalife. Sur la seconde colline, séparée de la première par un torrent, le Darro, se dressait la ville arabe, l'Albaicin. À l'époque où Chateaubriand s'y était rendu, l'Alhambra était une ruine<sup>5</sup>. Mme de Brinckmann, qui l'a visité en 1849-1850, est l'une des rares à s'en indigner : « Comme à moi aussi, écrit-elle à un correspondant, une chose te fera mal : c'est le peu de soin apporté à la conservation de l'Alhambra. Quiconque a le goût des arts et de l'histoire, doit avoir le cœur navré en voyant l'état d'abandon où il se trouve, en voyant des délicieux murs et leurs dentelles se fendre de tous côtés<sup>6</sup>. » Les Espagnols détestaient ce qui leur rappelait le passé musulman, les monuments aussi bien que la religion et les mœurs ; leur préocupa-

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq  
Dépôt légal : mai 2018  
ISBN : 979-10-210-1047-5  
Numéro d'édition : 4115  
*Imprimé en Italie*

